

Son noble caractère se retrouve tout entier dans ces mots gracieux et profonds.

Au courant de cette vie si laborieuse et si pure, les honneurs vinrent naturellement à lui; dans notre Ordre national il était arrivé au rang de Commandeur; des décorations étrangères avaient récompensé son dévouement à la science et à ses convictions intimes; de nombreuses Sociétés savantes du pays et du dehors lui avaient ouvert leurs portes; enfin, un jour, jour tardif, des électeurs spéciaux particulièrement autorisés et sagement inspirés l'envoyèrent siéger dans la grave et digne Assemblée que forme le Sénat de Belgique.

Et maintenant, cher Maître et vénéré Collègue, après t'avoir rendu l'hommage de notre affection et de notre estime profondes, nous te livrons aux rites sacrés qui vont honorer et bénir ta dépouille mortelle, puis tu t'en iras dormir ton dernier sommeil dans les sites enchantés de ton pays natal; tu dormiras bien là, dans l'honneur de ta noble vie, auprès de ta compagne dévouée et d'enfants aimés dont la mort à trois reprises déchira ton cœur vaillant; tu pourras, si j'ose produire cette fiction, converser encore avec des amis fidèles, avec des collègues, toujours regrettés à l'Académie: Cousot, Bribosia, Hambursin, Motte, d'autres encore qui reposent là sur les rives de notre beau fleuve wallon et qui reconnaîtront en toi le Maître. Mais tandis que les eaux du fleuve couleront inconstantes et fugitives au pied de l'asile funèbre qui t'attend pour ce soir, nous, qui t'avons aimé, nous garderons ton souvenir fixé profondément et pour jamais dans nos âmes affligées.

Au nom de l'Académie royale de médecine, je m'incline douloureusement devant ce cercueil qui contient la dépouille inanimée d'un des hommes les plus distingués, les plus aimables, les plus complets enfin, que l'on puisse rencontrer dans les chemins de la vie. (*Applaudissements.*)

M. le Président. — Je remercie, au nom de l'Académie, notre honorable Secrétaire du magnifique discours qu'il a consacré à la mémoire de notre regretté Collègue M. le professeur Lefebvre.

IV. — LECTURE.

SUR la maladie de Friedreich; par M. COUSOT, Correspondant.

(Sera inséré dans le prochain numéro.)

V. — DISCUSSION.

SUITE de la discussion du rapport de la Commission qui a été chargée d'examiner la question posée par M. le Ministre de l'agriculture, relative au certificat d'humanités gréco-latines exigé des aspirants aux grades académiques.

M. Eugène Hubert. — Messieurs, le Gouvernement nous demande quelle préparation scolaire convient le mieux au jeune homme qui aborde l'étude de la médecine. Tout l'avenir est dans la culture du présent, et jamais, peut-être, question d'un intérêt plus vital n'a été soumise à notre examen. Je croirais manquer à un devoir si je ne tentais d'apporter à sa solution, si négligeable qu'elle puisse être, ma part de collaboration.

On ne peut prévoir, en mettant un enfant au collège, de quel côté vont le diriger ses aptitudes, ses goûts ou d'impérieuses convenances, et il faut bien le soumettre à un entraînement général qui lui permette, lorsqu'il arrivera au carrefour de la bifurcation des carrières, de choisir la sienne en toute liberté. Il doit, à ce moment, être doté d'un fond commun assez solide pour ne lui interdire aucune spécialisation. « Toute bifurcation, dit M. Kurth (1), qui parquerait une partie des élèves dans le compartiment professionnel et en introduirait une autre dans le sanctuaire des humanités, doit être considérée comme attentatoire à la dignité des jeunes esprits. Ils ont tous droit à la formation la meilleure. »

Cette première culture formelle — qui ne peut ni ne doit prévoir les vocations — a pour objectif de faire du petit barbare un civilisé; de lui inculquer le goût et la méthode du travail; d'élever son intelligence; d'orner son imagination; de meubler

(1) *Les humanités de demain.* Discours de M. le professeur G. Kurth à la Classe des lettres, 1902.

sa mémoire; de tremper son caractère et, par-dessus tout, de développer son cœur et sa raison.

Les humanités actuelles remplissent-elles, pour les futurs médecins, cette tâche éducatrice à souhait? Assurément non, pour tous les esprits qui ne se contentent pas d'à peu près dans les choses qui demandent la perfection. « Les humanités anciennes, a dit M. Kurth, sont une religion qui se meurt. On peut dire que la foi s'en est allée, bien que le culte existe encore dans des pratiques sans efficacité, dont chaque jour emporte un lambeau. »

Jetons un coup d'œil sur l'efficacité des pratiques de cette foi qui se meurt dans un temple qui s'effrite.

Ceux qui se figurent qu'on apprend encore les langues mortes pour pouvoir les parler, les écrire ou même les lire, se font certainement illusion : en réalité, on ne les apprend plus que pour les avoir sues à jour fixe, le jour où se délivrent les certificats d'humanités. Il en est résulté, presque fatalement, que le grec et le latin ne sont plus que des instruments de culture, excellents sans doute, mais qu'on se hâte de remiser avec les outils sans emploi aussitôt la culture achevée.

Que reste-t-il, en effet, à l'étudiant en médecine de ces belles langues, si longues à apprendre, et de quelle utilité lui a été — ou peut lui être encore — le peu qui lui en reste?

La rapidité vraiment étonnante avec laquelle il perd en route les trésors de linguistique si péniblement amassés, montre clairement combien peu il y tient ou combien peu ils lui sont nécessaires.

En doctorat, on ne trouve plus un élève sur cent en état de traduire un paragraphe de la « Cyropédie » ni un sur mille capable — comme certains d'entre nous, paraît-il, — d'aller au Pirée converser dans leur langue avec les descendants de Socrate ou d'Aristophane. Neuf cent nonante-neuf sur mille, du reste, n'en éprouvent pas le besoin et n'en trouveront jamais l'occasion. Nous avons cette année un Crétois à l'Université : il n'a trouvé absolument personne à qui parler. Quoi ! plus un seul étudiant pour entendre une langue que tous ont dû savoir et dont les premiers prix de grec, au moins, pouvaient être soupçonnés d'avoir gardé quelque vague balbutiement ! D'où vient cette aphasie subite et générale? Mais tout simplement de ce que tous nos étudiants ont pu oublier tout leur grec sans plus de difficulté ou d'inconvénients qu'on oublie les visages à peine entrevus et qu'on ne doit plus

jamais revoir. Ils n'avaient pas besoin de cinq à six années de travail pour comprendre les termes : *hémorragie, ascite, pleurodynie, céphalalgie, hydrophobie* et autres de même origine; le premier dictionnaire français peut les renseigner à l'instant et le professeur a soin — plus pour faire montre d'érudition que par nécessité — de leur rappeler les racines des vocables qui désignent les choses. Il ne peut même pas trop y insister, sous peine de partager le sort de Piorry, qui s'était fait une célébrité à vouloir affubler d'un faux nez grec tous nos termes techniques qui n'en portaient pas encore, et à dire en français : *phlébotomie*, quand il y a saignée, et *boïososer*, quand il y a vacciner.

Voilà pour les mots; pour le fond, la médecine grecque est encore plus loin de nous que l'alchimie du moyen âge ne l'est de la chimie moderne. Je pourrais le montrer tout de suite à l'aide des aphorismes hippocratiques : je m'en abstiens pour n'être pas accusé de venir ici, dans son temple, dénigrer un demi-dieu.

« Sacrifier le grec, s'est écrié notre Collègue Deneffe, c'est supprimer trois mille ans d'histoire! » Mais, lui a-t-il été répondu, cette histoire est faite depuis des siècles. Et si elle ne l'était pas, n'y a-t-il pas les hellénistes, amateurs ou professionnels, pour s'attacher aux fouilles qui doivent ramener au jour les perles perdues? Laissons-les à ces recherches; nous en avons de plus importantes à poursuivre. Il ne doit guère rester, d'ailleurs, de papyrus à délabrynter, et ceux que nous connaissons font mal augurer de la valeur des autres.

Les heures que les futurs médecins consacrent à la langue d'Hippocrate sont des heures perdues, et Hippocrate lui-même les avertit qu'ils n'en ont pas à perdre : *Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ*; — la vie est trop courte et l'art est trop long!

Les jeunes gens sortant de rhétorique savent-ils mieux le latin que le grec? Sans doute, mais si peu cependant qu'à l'Université on se croit obligé d'en rendre à ceux qui se destinent aux lettres, à la philosophie et au droit.

Si l'on n'en rend plus à ceux qui entrent en médecine, ce n'est pas parce qu'ils le savent à fond, mais parce qu'ils n'en ont plus du tout besoin. Ils n'ont pas un livre à lire dans cette langue; tous les progrès de la médecine se sont accomplis depuis qu'on ne l'enseigne plus en latin, et l'on ne lit même plus les livres en langue vulgaire datés de vingt-cinq ans! J'ai voulu faire goûter à quelques-uns de mes élèves Deventer et Roederer, deux accou-

cheurs du XVIII^e siècle qui ont écrit un latin presque cicéronien : je leur promettais, au défilé de périodes amples comme la toge romaine, outre un bénéfice scientifique sérieux, un rare plaisir littéraire. Ils m'ont regardé avec les yeux inquiets des gens qui se demandent si l'on ne se moque pas d'eux ! Et, en les interrogeant, j'ai pu constater qu'à la veille d'obtenir le diplôme de docteur, ceux-là seuls qui avaient gardé l'habitude de suivre les offices religieux dans la « *Cœleste palmetum* » savaient encore un peu de latin... du latin de sacristie !

On ne prescrit même plus guère en latin... un latin pour pharmaciens !

De toutes ces constatations de fait se dégage, rigoureusement me semble-t-il, cette conclusion : pour ses études de médecine, l'étudiant n'a pas plus besoin de la langue des quirites que de celle des archontes, — le français suffit amplement.

Si nos jeunes gens ne connaissent plus les langues mortes, connaissent-ils les langues étrangères ? Ceux à qui l'on a montré au collège un peu d'allemand, d'anglais ou d'italien, sont obligés de reprendre en particulier l'étude de ces idiomes pour pouvoir se tirer d'affaire à Vienne, à Londres ou à Bologne, tout comme pour entrer à l'école des mines ou à l'école militaire, ils sont obligés de refaire beaucoup de mathématiques.

Savent-ils au moins très bien leur langue maternelle ? Ceux qui l'écrivent proprement, sinon élégamment, ne sont pas en majorité... et chose plus triste à constater, on n'est pas parvenu à leur inspirer le culte ou seulement le goût des lettres et des arts : les étudiants ne lisent plus... et quand ils lisent encore, voyez donc ce qu'ils lisent !

Je sais bien qu'il y a d'heureuses exceptions, l'élite qui émerge des foules, mais je parle de la masse, et je ne puis m'empêcher de déplorer que, pour elle, la récolte ne soit pas en proportion des frais de culture, ou le bénéfice des humanités gréco-latines, en raison des efforts qu'il a coûtés. C'est mon impression que je donne, et je l'aurais gardée pour moi si je n'estimais pas qu'on sert mieux ses amis en leur disant une vérité déplaisante qu'une flatterie. Je ne me permets, d'ailleurs, de me plaindre de ce que je vois, que parce que je le compare à ce que je voudrais qu'il fût.

Si je me trompe, si je suis trop exigeant, si nos pédagogues n'ont pas fait fausse route, pourquoi, à l'étranger comme chez

nous, l'agitation de l'heure actuelle ? La crise des humanités est ouverte partout, et elle est l'expression d'un malaise ou d'un mécontentement général dont nous avons tout intérêt à rechercher l'origine.

Le niveau des intelligences a-t-il baissé ? Je n'en crois rien ; l'esprit seulement me paraît modifié, il est devenu plus « pratique » et, par suite, moins appliqué aux choses dont il ne voit pas l'utilité immédiate.

Dieu me garde de suspecter la capacité ou la bonne volonté des maîtres ! Mais je me demande si leur zèle à faire mieux ne les a pas emportés à faire trop ? Un fait me frappe et m'inquiète : les programmes, à s'étendre tous les jours, ont fini par prendre des proportions démesurées, énormes, effrayantes partout, à l'école primaire, au collège, à l'université ! On a semé trop de graines dans les champs scolaires pour que toutes puissent bien lever, et les plantes accessoires, j'allais dire d'agrément, étouffent les céréales de première nécessité.

Si les matières de ces prospectus encyclopédiques devaient être acquises et réellement sues, un prix de rhétorique, un certificat de sciences, un diplôme de doctorat attesteraient chez leurs possesseurs juvéniles autant de connaissances qu'on est en droit d'en exiger seulement des membres d'une académie des lettres, des sciences ou de médecine. De par le programme, le jeune docteur doit être universel et l'académicien peut n'être qu'un spécialiste. Au couronnement de l'édifice scolaire, pour les épreuves du dernier doctorat, nous nous liguons, les sept ou huit spécialistes qui ont développé le programme, contre le pauvre jeune homme de 24 ans qui doit l'avoir absorbé en entier — et voyez la situation absurde où l'on a abouti. D'une part, pas un élève ne franchirait la barrière s'il prenait fantaisie au jury de la tenir aussi haute que le programme le comporte, et, d'autre part, pas un des examinateurs, peut-être, n'est en état de prendre, de l'autre côté de la table, la place de l'examiné et de répondre à tout ce que le programme permet de lui demander ! Si vous croyez que j'exagère, venez écouter nos interrogatoires ou tenter vous-mêmes l'épreuve.

Donc, à tous les degrés de l'écolage, à force d'étirer, de compliquer et de surcharger les programmes, on a fini par les rendre impossibles à réaliser pleinement, et l'image d'un immense gavage me vient involontairement à l'esprit. Quelques très bons estomacs résistent à ce régime intensif, mais les autres expient

l'aberration : l'assimilation ne se fait plus, ou elle se fait mal ; avaler n'est pas tout, c'est digérer qu'il faut, et l'on n'a plus le temps de mâcher !

Je voudrais épargner à la génération qui se lève les horreurs de ce que je vous demande la permission d'appeler les « raids scolaires ».

L'expérience hippique du mois dernier a soulevé l'indignation du pays au point qu'on n'oserait plus la renouveler : pour un cheval encore capable le lendemain de se produire en haute école, combien de crevés en route et combien d'arrivés, à coups d'épérons, sanglants et fourbus ! Ne soumettons donc pas nos enfants à des épreuves d'endurance similaires et ne les obligeons pas à fournir en six ans un trajet qui en exigerait dix ! C'est inhumain !... et c'est insensé : on n'a pas vu, et l'on ne peut pas connaître, les pays qu'on a traversés avec l'éclair des trains express !

Si, comme cela me paraît évident, la surcharge est bien la cause du malaise dont on souffre, alléger le fardeau est le premier remède qui s'impose, et il faut élaguer les programmes trop touffus, sous lesquels on étouffe ; il faut retrancher du repas, pour le rendre absorbable ; il faut raccourcir les étapes, pour les rendre franchissables sans foulures ou fourbures.

Nous voici au moment, toujours délicat, de régler le menu et de choisir les entremets à éliminer comme indigestes ou surabondants. Je ne m'arrêterai pas longtemps à l'opération. Si mon incompetence dans les questions de cuisine pédagogique m'oblige à rester prudemment dans les généralités, quelque expérience, acquise dans la pratique de l'enseignement supérieur, me permet au moins d'indiquer ce qui, vu de loin, pour ne pas dire de haut, me paraît pouvoir être avantageusement réformé.

Je commence par déplacer la base des humanités pour la mettre dans l'étude approfondie des langues et de la littérature nationales. C'est l'âme belge qu'il s'agit d'éduquer ! Et, si elle a besoin d'être initiée au génie d'une langue ancienne, on ne peut soutenir qu'elle doive les connaître *toutes*, ni même légitimer qu'elle en doive connaître *deux* : une seule suffit, s'il est vrai que « le génie antique a achevé sa tâche d'éducateur de l'esprit moderne (1) ».

Je supprime le grec, sans remords, et les heures retrouvées de

(1) G. KURTH, *loc. cit.*

ce côté, je les attribue, en partie, à l'allemand qui, comme instrument de gymnastique glottique, vaut peut-être un peu moins, mais dont la connaissance est aujourd'hui indispensable à qui veut suivre de près les progrès des sciences médicales.

Je conserve le latin, parce que, comme l'a exposé M. Kurth en termes magnifiques : « Une certaine connaissance de la langue latine sera à jamais nécessaire à tout esprit cultivé. Aucune de nos langues modernes, les germaniques pas plus que les romanes, aucune de nos littératures, aucune partie essentielle de notre civilisation, ni la religion, ni la philosophie, ni la science, aucune phase de notre passé ne peut être connue d'une manière satisfaisante sans l'aide du latin.

» Toute notre culture plonge ses racines dans la civilisation romaine, et nous respirons encore aujourd'hui, d'une certaine manière, l'atmosphère intellectuelle de la latinité. C'est la latinité qui a été dès l'origine, et pendant la plus grande partie de notre passé, l'organe de la culture universelle, la voix de l'Occident civilisé.

» La connaissance du latin n'est pas seulement nécessaire à ce point de vue ; elle a une autre mission : elle sauvegarde l'unité de culture et d'éducation dans le monde civilisé. C'est la langue œcuménique ; elle l'est de par l'histoire, elle l'est de par la tradition littéraire, elle l'est de par l'usage de l'Église catholique. L'empire romain en a fait la langue de la moitié de l'Occident ; le moyen âge, celle de tous les esprits cultivés ; l'Église catholique, celle de deux cent cinquante millions de chrétiens. Jamais aucun idiome humain ne sera appelé à pareil rôle. Voilà pour quelle raison, et non à cause de je ne sais quelle mystérieuse supériorité native du génie romain et de la pensée romaine, la langue latine doit rester au programme des humanités. »

J'ajoute : elle seule pourrait redevenir quelque jour la langue commune des travailleurs de la pensée du monde entier, le jour, peut-être proche, où ils essaieront de récupérer ce qu'ils ont perdu au désastre de Babel.

Je voudrais qu'on approfondît l'étude du français, non seulement du grand siècle, mais aussi du nôtre, de manière à inculquer plus profondément à toute notre jeunesse le goût et le souci du bien dire.

Je voudrais qu'on enseignât le flamand dans tous nos collèges : la Belgique est un pays bilingue, réputé pour son bons sens, où

l'on force les enfants à apprendre deux langues mortes... et où la moitié des habitants peut ignorer la langue vivante de l'autre moitié! Est-ce convenable, est-ce intelligent, est-ce patriotique? J'affirme qu'on amènera, quand on le voudra, nos collégiens wallons — comme mon Collègue Verriest m'y a amené moi-même — à se sentir plus profondément et plus délicieusement émus par un petit poème de Guido Ghezelle que par une ode de Pindare ou une ciselure d'Horace.

L'étude de l'histoire porterait surtout sur les évolutions des civilisations, et le maître insisterait moins sur les menus faits, les dates des batailles et les noms des vainqueurs que sur les causes efficientes de l'élévation et de la décadence des peuples.

Quelques heures seraient consacrées au dessin, parce que apprendre à dessiner est encore la meilleure manière d'apprendre à bien voir.

Les mathématiques seraient plus en honneur, en raison de l'habitude qu'elles apportent à l'esprit d'opérer avec justesse et avec rigueur.

La religion a naturellement sa place dans ces études : c'est l'étude maîtresse pour les esprits qui ne conçoivent pas l'éducation sans la morale, et la morale solide sans la religion.

Les anciennes humanités, condamnées par leurs œuvres, ne se soutiennent plus que par la force d'inertie : à d'autres temps, d'autres disciplines! J'ai la conviction qu'au sortir de celle dont je propose l'essai, les intelligences auront acquis le fond commun nécessaire à toutes les spécialisations et seront mieux préparées à aborder les études de médecine qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Enfin, et ce n'est pas le moindre de mes desiderata, je voudrais qu'on allongât les récréations. Après une heure passée dans l'air confiné de la classe, il faut, aux jeunes cerveaux et aux jeunes poumons, de la détente et de l'ozone.

On utiliserait les heures de délasserment pour développer les muscles, de manière à faire des hommes vraiment complets, d'intelligence saine et de corps souple et robuste. Nous aurions moins de myopes rabougris, cherchant des emplois de scribes dans les administrations, et plus de forces vives à lancer en avant vers toutes les conquêtes.

On enseignerait à l'adolescent : la marche, la gymnastique, la natation, le maniement des armes. Tout citoyen adulte doit être en état de remplir ce devoir, auquel il est inadmissible qu'un

homme libre se dérobe, de défendre, de sa personne, l'ordre et le droit, son foyer, ses autels et son pays. Pendant les six années que demandent les humanités, on a tout l'espace qu'il faut pour former en même temps que le rhétoricien un homme solide et un soldat.

Les épanouissements intellectuel et physique pour être harmonieux doivent s'opérer parallèlement, lentement, sagement. Le gymnase délasse du livre, le livre repose du gymnase, et un trapèze est plus nécessaire qu'un sofa dans une chambre d'étudiant.

Le maniement des armes, les marches, toute « l'école du soldat » appris en jouant, nos humanistes n'auraient plus à les apprendre péniblement plus tard dans les casernes, car il suffirait sans doute, pour empêcher les jeunes soldats de se rouiller, de leur demander le sacrifice de quelques vingt-huit jours de vacances, qu'ils viendraient passer au camp, dans des régiments universitaires d'élite.

Le budget de la guerre en deviendrait peut-être un peu moins écrasant.

Messieurs, je ne développerai pas davantage les idées que je viens de vous exposer à grands traits; vous les discuterez si elles vous déplaisent ou vous en proposerez d'autres, sans doute meilleures, et après vous avoir entendus, le Gouvernement sera à même de prendre les graves résolutions que réclament l'intérêt de notre jeunesse studieuse et l'intérêt du pays.

— La suite de la discussion est remise à la prochaine séance.

(*M. Hubert, second Vice-Président, remplace M. Vanden Corput, premier Vice-Président, au fauteuil de la présidence.*)

VI. — COMITÉ SECRET.

L'Académie se constitue en comité secret à 1 heure 30 minutes.

1. Rapport de la Commission qui a été chargée d'examiner la question d'impression du mémoire de MM. Louis et Léon Gallez. — M. Vleminckx, Rapporteur.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. E. Masoin, Louis Gallez, Vleminckx, Kuborn et Depaire, les conclusions du rapport sont adoptées. Le mémoire de MM. Gallez sera imprimé dans le recueil des *Mémoires couronnés et autres mémoires* (collection in-8°).

2. Dépôt du rapport de la Commission qui a été chargée d'examiner les travaux des Commissions médicales provinciales pendant l'année 1901. — MM. Hubert et Gratia, Rapporteurs.

Ce rapport sera imprimé et distribué pour être discuté dans la prochaine séance.

(M. Gratia remplace M. Masoin, Secrétaire, au Bureau.)

3. Élection d'un Membre titulaire dans la troisième Section en remplacement de M. Soupert, décédé.

Aucun candidat n'ayant réuni la majorité requise, il sera procédé à un nouveau scrutin dans le comité secret de la prochaine séance.

4. Dépôt du rapport de la quatrième Section sur les candidats à la place de Membre titulaire vacante dans ladite Section par suite du décès de M. Barella. — M. Van Ermengem, Rapporteur.

Ce rapport, déposé par M. Vleminckx, en l'absence du Rapporteur, sera imprimé et distribué aux Membres pour être discuté dans le prochain comité secret.

5. Suite de la discussion des rapports des Sections sur les candidats aux titres de Membre honoraire étranger, de Correspondant belge et de Correspondant étranger.

M. le Secrétaire indique les candidatures nouvelles.

Aucun Membre ne demande la parole. — La discussion est close.

6. Suite de la discussion des rapports de la Commission de revision des Statuts et du Règlement de l'Académie. — M. Kuborn, Rapporteur.

La suite de cette discussion est ajournée à la prochaine séance.

7. Élection du Président et des Vice-Présidents de l'Académie pour l'année 1903.

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité exigée, soit les voix des deux tiers au moins des Membres de la Compagnie, il sera procédé à de nouveaux scrutins lors du comité secret de la prochaine réunion.

— La séance est levée à 2 heures 25 minutes.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

BADALONI (G.). La difterite in rapporto alla sieroterapia e alla sieroprofilassi nella provincia di Bologna. Imola, 1902; 8°.

BELL (A. MELVILLE). The fundamentals of elocution. New York, 1899; 8°.

BROECKAERT. Des injections de paraffine en oto-rhino-laryngologie. Bordeaux, 1902; 8°.

CAVAZZUTTI (E.-M.). Projet d'organisation du mouvement scientifique universel. (En anglais, espagnol, français, allemand, italien.) Buenos Aires, 1902; vol. 8°.

DENEFFE (V.). Le speculum de la matrice à travers les âges. Anvers, 1902; vol. 8°.

GORDON (J.-C.). Progress in deaf-mute instruction in the United States. 1901; 8°.

GUEVARA ROJAS (F.). La disenteria y sus complicaciones en Venezuela. Caracas, 1902; vol. 8°.

HUTYRA (F.). Jahresbericht über das Veterinärwesen in Ungarn. Dreizehnter Jahrgang, 1901. Budapest, 1902; Bd 8°.

KAISERLICHES GESUNDHEITSAMT. Anweisung zur Bekämpfung der Pest. Berlin, 1902; 12°.

KERMORGANT (A.). Des dangers que nous fait courir la lèpre. Leipzig, 1902; 8°.

LAMBINON. Opération césarienne de Saenger chez une primipare rachitique à huit mois et demi de grossesse. Liège, 1902; 8°.

MASOIN (P.). L'assistance familiale des épileptiques. Rapport présenté au Congrès international de l'assistance des aliénés et spécialement de leur assistance familiale. Anvers, 1902; 8°.

MINISTERO DELL' INTERNO. Leggi e regolamento sulla fabbricazione e vendita di vaccini, virus, sieri curativi e prodotti affini. Roma, 1902; 8°.

PERGENS (E.). Lenticonus posterior beim Menschen. Berlin; 8°.

— Erworbene Achromatopsie mit voller Sehschärfe. Stuttgart, 1902; 8°.

POTTIEZ (C.). Contribution à l'étude des parasites des bouchons des vins en cave. Namur, 1902; 8°.

REPORT (Fifth) of the home for the training in speech of deaf children before they are of school age. September 30, 1900. Philadelphia; 8°.

SOUPART (F.-J.-D.). Nouveaux modes et procédés pour l'amputation des membres. Bruxelles, 1847; vol. 4°.

— Mémoires de chirurgie. Vol. 8°.

— (A la mémoire de Floribert-Joseph-Dominique). Gand, 1902; vol. 8°.

TAMBURINI (A.), BADALONI (G.) e BRUGIA (R.), rel. Indagini di psicologia individuale in un caso d'incapacità civile. Studio peritale. Reggio nell' Emilia, 1902; 8°.

- TRÉTRÔP. L'asepsie et l'antisepsie dans la pratique journalière de l'oto-rhino-laryngologie. Bruxelles, 1901; 8°.
- Un cas d'otomycose. Anvers, 1901; 8°.
- De l'emploi de la formaline pour déceler l'albumine urinaire. Anvers, 1902; 8°.
- Un cas de sténose presque totale du conduit pharyngien. Anvers, 1902; 8°.
- Un nouveau cas d'otomycose. Anvers, 1902; 8°.
- Surdité datant de dix ans ramenée à une audition moyenne par le procédé de Delstanche. Anvers, 1902; 8°.
- Quelques instruments pour la pratique journalière de l'oto-rhino-laryngologie. Anvers, 1902; 8°.
- Un cas de labyrinthite spécifique. Anvers, 1902; 8°.
- Table aseptique, table électrique universelle, moteur spécial pour la pratique de l'oto-rhino-laryngologie. Anvers, 1902; 8°.
- Un cas de tumeur maligne de la cloison nasale. Anvers, 1902; 8°.
- VERVAECK (L.). Contribution à l'étude des anomalies viscérales chez les monstres exencéphaliens. Bruxelles, 1902; 8°.
- VOLTA BUREAU, for the increase and diffusion of knowledge relating to the deaf. International reports of schools for the deaf made to the Volta Bureau, January, 1901. Washington, 1902; 8°.
- ZUNZ (E.). Contribution à l'étude de la digestion peptique et gastrique des substances albuminoïdes. Bruxelles, 1902; 8°.
- L'Association pour l'encouragement des recherches scientifiques en Belgique. Bruxelles, 1902; 8°.
- A propos de la recherche du sucre dans l'urine au moyen de la phénylhydrazine. Bruxelles, 1902; 8°.
- Weitere Untersuchungen über den Verlauf der peptischen Eiweisspaltung. Braunschweig, 1902; 8°.

**LA goutte et les neuroses; par M. le professeur
Paul KOVALEVSKY, à Saint-Petersbourg.**

L'étude de la médecine nous démontre souvent que bien des théories font leur temps, quittent la scène, restent latentes un certain temps, renaissent à nouveau, attirent l'attention, sont étudiées, pour disparaître une seconde fois et retomber dans l'oubli, etc. La doctrine des diathèses et des crases en est un exemple. Ils ne sont pas loin les temps où les diathèses jouaient un rôle considérable dans les études cliniques; elles servaient à éclairer la nature d'un grand nombre de processus pathologiques; puis elles quittèrent la scène, tombèrent sous les railleries dans l'oubli, pour renaître sous la forme nouvelle des doctrines chimiques et acquérir une grande importance, surtout dans les maladies de la nutrition. Prenons la goutte, par exemple; dans ces derniers temps, elle a beaucoup occupé les esprits. L'étude de cette diathèse nous éclairera sûrement sur bien des états morbides et leur traitement.

Je compte décrire dans ce travail quelques maladies nerveuses basées sur la goutte. Qu'est-ce que la goutte? C'est une diathèse particulière, un état maladif constitutionnel spécial de tout l'organisme, qui se manifeste en temps variables dans divers organes et systèmes. D'après Rendu, la goutte exige les trois conditions suivantes: une prédisposition constitutionnelle particulière, généralement de nature héréditaire; une altération pathologique du sang portant sur sa composition, et une disposition particulière à former des produits pathologiques dans diverses parties de l'organisme.

Les combinaisons variables de ces éléments composants, ainsi que les différentes localisations donnent à chaque cas de goutte son caractère spécial. C'est une maladie chronique, persistant toute la vie; ses différentes manifestations en représentent les divers épisodes.

La base de cette maladie consiste généralement dans une prédisposition héréditaire de l'organisme sur lequel se développent les accès. Un régime insuffisant peut aussi servir de moment